

## ACTUALITÉ DE LA MISSION DE SAINT JEAN DE LA CROIX

On a remarqué, non sans raison, que bien souvent l'enseignement d'un docteur, voire d'un apôtre, était comme préfiguré par le premier contact qu'il avait avec Dieu, avec la vérité qu'il était chargé d'enseigner. Comment ne pas être frappé par cette constatation que tout l'Évangile de St. Jean — où il n'est question que de demeurer en Dieu, en son amour — commence par cette question de l'Apôtre : « O Maître, où demeurez-vous ? »<sup>1</sup> Toute sa vie a été comme marquée par ce premier contact avec Lui. Et St. Paul, qui aura pour mission d'enseigner ce qu'est le Christ total et que le Christ et nous ne faisons qu'un, entre dans la vie de l'Église par ces mots de Notre-Seigneur : « Je suis Jésus que tu persécutes »<sup>2</sup> dans tes frères. Il en est un peu ainsi pour St. Jean de la Croix. S'il est une vérité qu'il enseigne à temps et à contretemps, une de celles qu'il a pour mission de nous rappeler, c'est que Dieu seul fait les saints : Dieu seul est, Dieu seul agit. Le primat tout puissant de l'action de Dieu est une de ces vérités qui est sous-jacente à toute son œuvre, parce qu'elle l'est à toute sa vie. Avant d'être un des points fondamentaux de sa doctrine, le sens de Dieu, de son Être, de son action, a été pour lui une réalité historique vécue. Au fond, on n'enseigne vraiment que ce dont on vit.

De quelques-uns seulement des traits qui jalonnent sa vie dans le sens que nous venons de dire, ressortirait aisément la signification de la mission qu'il a reçue pour son temps et peut-être surtout celle qu'il doit remplir à notre époque.

\* \* \*

Ce qui frappe dans l'enfance de saint Jean de la Croix, c'est sans doute que rien n'y attire l'attention humaine. Aucune grandeur selon

---

<sup>1</sup> *Jean*, I, 38.

<sup>2</sup> *Actes*, 9, 5.

l'acceptation mondaine du mot dans le contexte de sa naissance et de son enfance; rien qui mérite d'être retenu; et même il semble bien que la « noblesse » de son père, à laquelle il est fait une brève allusion, soit un tribut payé par l'écrivain à la bonne société d'alors. Très vite, il est orphelin de père. Sa mère, Catalina, est une bonne chrétienne, semblable à tant d'autres. Très pauvre, la mort du chef de famille devient un drame pour elle; nous la voyons obligée d'aller de ville en ville en quête de travail et de placer ses enfants sans trop se soucier d'un idéal pour l'orientation de leur avenir. L'enfance de Jean de Yepes, en ce milieu du XVI<sup>ème</sup> siècle, est ce qu'on appelle une enfance pauvre et malheureuse. Dieu en soit béni, car de là sans doute, dès le départ de sa vie, date la richesse de son expérience humaine. Nous verrons tout à l'heure que nos idées sur l'Espagne de cette époque seraient peut-être à redresser, et qu'elle se trouvait en fait assez proche de nous. Saint Jean de la Croix, obligé de travailler, d'aider sa mère, de changer de ville selon les besoins du travail, pétri dès son enfance par les réalités de la vie, mêlé à la pâte du peuple espagnol, ne sera jamais un être qui vivra en dehors du réel, lui qui tout petit devait déjà avoir ce regard très profond que donne la souffrance et qui aide à juger les gens à leur valeur réelle. C'est parce que son enfance a été malheureuse qu'il a mieux compris plus tard la Transcendance de Dieu et aussi tout ce que son enfance pauvre avait reçu de Lui. Infirmier, apprenti en diverses branches, élève très doué à ses heures, étudiant tout seul la nuit sur ses fagots : formation étrange qui, sans doute, pourrait en apprendre à nos pédagogues modernes.

A vingt et un ans, le futur jeune « Sénèque » de la Mère Thérèse se fait déjà remarquer, au point qu'un bienfaiteur songe à lui faciliter l'accès au sacerdoce et à assurer son avenir comme chapelain de l'Hôpital. Poste digne et honorable, et qui aurait pu combler son besoin de se donner; par dessus le marché, c'est l'avenir assuré pour sa vieille Maman et son frère qui, infirme, rapidement père de famille nombreuse, ne sera que trop heureux de cette aide fraternelle ! Jean de Yepes choisit autre chose. Ce n'est pas une renonciation au monde, mais à quelque chose de beaucoup plus délicat : il renonce à un sacerdoce confortable d'où toute inquiétude serait écartée. Il a l'odieuse de refuser à un bienfaiteur qu'il aime une situation enviable, et apparemment d'abandonner sa Mère... L'avenir dira sa revanche. Il entre au Carmel de Medina. Sitôt le noviciat fini, il est un étudiant extrêmement brillant. Il faudrait bien connaître tout le milieu universitaire d'alors pour se rendre compte de la qualité de son intelligence. Au collège de Salamanque, les religieux

n'envoyaient qu'une sélection des meilleurs étudiants. Il en fait partie et à 22 ans, remarqué par ses supérieurs au point, selon un usage d'alors, d'être nommé répétiteur de ses camarades, chargé de leur redire les leçons entendues à l'Université. Parmi ces intelligences d'élite, il est déjà le meilleur.

Mais voici l'Ordination. Sa route était toute tracée. Au Carmel d'alors (non encore réformé), vie religieuse assez facile, ligne intellectuelle très riche, carrière brillante. Or, à peine ordonné prêtre, il se décide à tout quitter pour s'enfermer, du moins le pensait-il, à la Chartreuse, complètement seul devant Dieu. Nous sentons la portée de cette décision : c'est le renoncement à tout ce qui serait, devant l'appel intérieur de Dieu, trop lourdement humain et où il risquerait de passer à côté de l'unique nécessaire : vivre intensément de Dieu dans une vie exclusivement consacrée à l'amour. Sainte Thérèse l'arrête au passage et le retient : « A condition que ce soit tout de suite ! ». Il est exaucé. De vingt-cinq à trente ans, il connaît cinq années fécondes. Rôle obscur mais essentiel dans la Réforme ; on ne lui demande pas d'être le religieux qui en assurera l'avenir officiel, mais le confesseur, le maître des novices qui forme toute une génération de déchaux. A trente ans, sainte Thérèse le demande, car elle vient d'être nommée supérieure de cent trente religieuses quelque peu rétives, qui font mine de ne pas l'accueillir. Il accepte et, près d'elle, confesse, dirige, conseille dans les affaires difficiles,<sup>3</sup> écrit, mais sans rien d'extérieur qui attire l'attention, « muy moço » — si jeune d'aspect ! — et sans duplicité dans son comportement,<sup>4</sup> attentif toujours au primat de l'amour sur l'activité.

4 décembre 1577 : il est brusquement, à trente-cinq ans, arrêté par ses frères non réformés et mené à Tolède. Tolède qui, dans le sens que nous disons ici, marque pour lui le sommet de l'action de Dieu. C'est là vraiment l'intervention décisive. Avec une sorte de jalousie Dieu lui a enlevé dans son enfance tout ce qui pouvait l'attirer. Il lui a montré qu'il fallait autre chose qu'un sacerdoce honorable mais trop facile. A vingt-cinq ans, c'est la réforme sévère et dure du Carmel et puis tout un labeur silencieux. Ce n'était pas assez. Dieu prend tout avec une brutalité que Lui seul peut se permettre car Lui seul peut compenser au centuple. C'est l'anéantissement apparent de toute son œuvre antérieure et de toute valeur humaine et religieuse en lui. Sur

---

<sup>3</sup> SILVERIO DE S. TERESA, *Historia del Carmen Descalzo en España...*, t. 5, Burgos, 1936, p. 69-86.

<sup>4</sup> Segovia, *P. A.*, f. 109 (photocopie).

le plan humain, sur le plan religieux, sur le plan intellectuel, tout lui est enlevé. C'est la destruction, chez cet être encore jeune, de tout désir impatient de réalisations immédiates et tangibles, rien pour lui ne doit se mesurer avec une mesure d'homme. Mais c'est l'heure de la fécondité totale de l'amour de Dieu en lui, qui peut alors lui départir ses grâces « selon ce qu'Il est »<sup>5</sup> et faire jaillir dans la joie de la libération les strophes immortelles qui nourriront ses fils et ses filles et nous à travers eux.

Apparemment il a renoncé au culte de sa personnalité, et il semble que Dieu l'y ait aidé. Et voici qu'au contraire nous assistons à un épanouissement déconcertant de cette personnalité. Il avait des dons artistiques remarquables, puisque dans son agonie on lui fait venir trois violonneux ambulants, qu'il remercie d'ailleurs : ironie d'une musique terrestre pour qui perçoit déjà les harmonies célestes. Il avait des dons poétiques innés que l'atmosphère d'humanisme de Salamanque dut singulièrement favoriser. Quel épanouissement pour un esprit de sa classe de se sentir intellectuellement parmi ses égaux ! Ses dons oratoires, nous ne les devinons que trop ; cette profondeur dans la discussion, cette facilité à réduire un adversaire, il la manifestera plus d'une fois quand les maîtres de l'Université de Baëza lui demanderont d'assister à des joutes intellectuelles où ils seront éblouis par ses dons littéraires. Et il reste de la lecture assidue de ses lettres comme un émerveillement devant l'expression de richesse affective et de bonté effective que seul sait exprimer un être tout intérieur et chez qui la vraie tendresse est d'autant plus profonde qu'elle est plus surnaturelle. Chez lui, le capital psychologique investi dans la conquête du bien désiré a toujours gardé la souplesse d'une présence, pleinement disponible aux humbles besoins des âmes. Nous le voyons, avec toute son attention filiale, assurer à sa vieille Maman le calme d'un couvent de Carmélites et la pauvre vieille est morte, si l'on peut dire, chez les filles de son fils. Il a eu pour ses fils et ses filles spirituelles des expressions de tendresse que nous n'oserions pas redire, si elles n'étaient l'écho du cœur d'un saint Paul, pouvant écrire aux Corinthiens avoir conçu pour eux « une jalousie de Dieu »<sup>6</sup> : « Soit que je m'en aille, soit que je demeure ici, en quelque lieu que l'on m'envoie et en quelque façon que je sois, je ne vous oublierai point ni ne vous tiendrai quitte de votre compte, comme vous dites ».<sup>7</sup>

<sup>5</sup> *Vive Flamme*, III, vers 1 ; 2<sup>ème</sup> éd., Desclée De Brouwer, 1949, p. 1023.

<sup>6</sup> *II Cor.*, II, 2.

<sup>7</sup> *Lettre XX*, Desclée De Brouwer, 1949, p. 1158.

Tendresse d'autant plus profonde qu'elle était plus pure. Il a renoncé à cet épanouissement si bon de ses dons affectifs; mais c'est là que la revanche de Dieu a été la plus belle. Dans tous les domaines nous pourrions montrer cet épanouissement qui a fait de lui l'un des plus grands poètes de l'Espagne, l'un des maîtres de la prose de l'âge d'or espagnol et l'un des saints qui ont le mieux manifesté, près de ceux qui savent comprendre sa doctrine, la merveilleuse tendresse de Dieu.

A quarante-neuf ans, ses dons, enrichis par une expérience unique, sont dans la plénitude de leur rayonnement. Il peut être le Maître vénéré, le Docteur consulté, le Père indiscuté de toute une génération de religieux et de moniales. Mais il en est autrement : les voies de Dieu sont si différentes des nôtres ! Feu du buisson ardent qui semblerait devoir tout détruire, mais ne fait qu'affiner l'âme pour un témoignage plus riche, car tout est contraste dans les relations de l'âme avec Dieu. Le voici mis à l'écart. Cela ne suffit pas : basement, il est calomnié par un de ses fils, torturé par des souffrances physiques intolérables et meurt seul dans une méconnaissance déconcertante, mais dans une plénitude d'amour telle qu'il n'est que les versets du Cantique des Cantiques pour traduire la joie qui rayonne de lui.

Ne regardons pas l'envers du tableau, ce serait une erreur. Rien n'est plus merveilleusement jeune que la tendresse de l'amour de saint Jean de la Croix pour son Dieu. Tout cela est résumé par cette sorte d'ardeur affectueuse presque enfantine de son âme sur son départ pour le ciel : « *Laetatus sum!* », car il sait le désir de la Vierge d'être là elle-même pour venir le chercher, après avoir sauvé l'enfant en péril de mort et ouvert au prisonnier de Tolède les portes du cachot.

C'est l'obscur commencement du rayonnement d'une chaude lumière dont nous ne voyons que les premiers feux. Saint Jean de la Croix a été voulu par Dieu pour nous montrer ce qu'est le sens de Dieu, la transcendance d'un Dieu possédé par la foi seule et fleurissant dans un amour sans réserve.

\* \* \*

Nous avons laissé entendre que certains de nos jugements sur l'Espagne du XVI<sup>ème</sup> siècle nous portaient peut-être à sous-estimer l'importance du rôle qu'elle a pu jouer en ce tournant d'une civilisation. En 1550 (saint Jean de la Croix est né en 1542), nous sommes à une époque d'une gravité exceptionnelle. Les Maures ont été chassés d'Espagne par

Ferdinand le Catholique. A la chute de Grenade (1492), l'Espagne se trouvait avoir recueilli de la civilisation musulmane sans doute plus qu'elle n'avait pu lui donner. Et les successeurs de Saint Ferdinand ne répugnaient pas de faire décorer leur résidence royale de Séville par des artisans prêtés par le sultan de Grenade. Des Juifs, groupés dans leurs « juderías », et qui eux non plus ne tardèrent pas à être expulsés, l'Espagne recueillait l'élan donné au commerce ainsi qu'aux lettres et aux sciences. Développement de l'imprimerie, expansion des nouvelles idées de la Renaissance; événement de résonance mondiale de la découverte de Christophe Colomb en 1492; conquêtes d'Hermán Cortés au Mexique dont il prend la capitale en 1521, de Pizarro au Pérou; explorations du Portugais Magellan en Terre de Feu (1519) et jusqu'aux Philippines en 1521 (le Portugal se réunissait à la couronne d'Espagne soixante ans plus tard); le fameux génois André Doria — au service de l'Espagne — est le premier à faire le tour du monde, alors que Miguel de Cervantes Saavedra combattait glorieusement les Turcs à Lépante en 1571. Dans des Universités célèbres brillaient, entre tant de noms, Boscán, Argensola, Suárez, Garcilaso, Herrera, Lope de Vega, Calderón de la Barca, Tirso, Alarcón, Moreto, Rojas, Guillén de Castro... De 1604 à 1614, vingt-cinq après la mort de saint Jean de la Croix, Don Quichotte sortait des presses, et il est indubitable que cette œuvre à elle seule incarne tout un « esprit » en évolution, et d'ailleurs faudrait-il montrer que bien plus qu'une satire, elle est un point d'interrogation posé avec beaucoup d'esprit, invitant à se demander où est la vraie réalité: prenons garde aux chimères...

Toute cette fin du Moyen-Age a laissé sa trace dans la vie et dans l'œuvre de sainte Thérèse comme dans celle de saint Jean de la Croix. Tout ce souffle d'héroïsme, toutes ces vertus chevaleresques, ce désir du martyr, tout cela évoque une richesse de civilisation que nous sommes tentés d'oublier. C'est alors l'apparition et l'expansion rapide d'une nouvelle mentalité, à la fois industrielle et colonisatrice. La politique internationale de Charles-Quint et de Philippe II avait amené l'essor de l'industrie à un point qui rend l'Espagne d'alors, toutes proportions gardées, bien proche de la France d'aujourd'hui dans ses répercussions économiques. Nous savons que Bruges achetait à l'Espagne 40.000 balles de laine par an (chacune donnant 2 1/2 pièces de drap). En 1587, Tolède — riche en outre de la noblesse de ses hidalgos aux fraises empesées dont un Greco vers cette époque exprimera la personnalité ascétique et fière — n'en possédait pas moins les 50.000 métiers de ses artisans qui, autant que le drap maintenant, tissaient le brocard

d'or des « conquistadores ». Les cuirs, les soies de Séville étaient célèbres dans le monde entier et satisfaisaient à peine les demandes d'une fortune intérieure trop facilement acquise. A ce choc d'une montée trop rapide qui tourne facilement les têtes, s'ajoute pour l'Église les menaces toutes proches du protestantisme et les échos délétères du schisme d'Angleterre. Dieu choisit ce moment où les vieilles assises de la société semblent ébranlées et où tout est à appréhender pour faire éclore devant le monde entier, sous l'œil sévère de l'Inquisition, une floraison de saints dont l'Église universelle reçoit encore de nos jours l'empreinte indélébile et laisse à l'Espagne d'alors la gloire d'avoir joué un rôle capital dans l'Église : le Bx. Barthélémy des Martyrs, au concile de Trente, saint Louis Bertrand, saint Pierre d'Alcantara, le P. Luis de León, saint François Borgia, Louis de Grenade, saint Ignace, sainte Thérèse et saint Jean de la Croix, et autour de chacun d'eux une pléiade d'hommes et de femmes qui à eux seuls restent les assises solides de la religion. Dieu encore une fois les préparait pour le reste du monde : 1542 était le date de la convocation du concile de Trente par Paul III et 1546 la mort de Luther.

Saint Jean de la Croix a eu un rôle très important au milieu de ces bouleversements, au sein de l'éclaboussante richesse industrielle. Trop souvent on se le représente dans la vieille cité morte qu'était Avila ou relégué dans quelque couvent perdu. Ne nous est-il pas licite de l'imaginer à Tolède, qui garde tant de souvenirs de lui, assistant à ce défilé, devant Philippe II, des 564 Maîtres du corps de métier de la Bonneterie fine, vêtu lui, dans sa pauvre bure de laine, pauvre, nu-pieds. Amertume ou dureté pour ces « nouveaux riches » avant la lettre ? Un Martín Ramírez, dans toute son opulence de riche tolédan, ne s'était pas mépris sur la suavité des Réformateurs du Carmel. Ce que Jean de la Croix eût reproché — s'il leur reprochait quelque chose — c'eût été de « payer à l'argent le tribut de leur amour ». La richesse comme telle n'est pas un mal ; ce qui est une faute, c'est de ne pas garder son cœur libre pour aimer et de consentir à cette duperie devant Dieu qu'est un étalage de luxe sur une misère que l'on ne veut s'avouer. Lui du moins était là pour rappeler l'infinie richesse de Dieu possédée dans la foi pure — sans doute pensait-il à d'autres « dehors argentés » ; souriant, mais au fond, avec son cœur de saint, bouleversé parce que ce n'est pas là qu'est la vraie nourriture de l'âme ; pour lui, comme pour saint Paul, les splendeurs de l'espérance surnaturelle sont telles qu'il voudrait leur crier : « O âmes créées pour ces grandeurs et appelées à les pos-

séder ! Que faites-vous et à quoi vous occupez-vous ? Vos vues sont terre à terre et vos biens des misères. O pitoyable aveuglement des yeux de vos âmes ! Vous êtes aveugles pour une pareille lumière, vous êtes sourds pour un tel appel : vous ne voyez pas que dans votre recherche de grandeur et de gloire, vous restez misérables et chétifs, ignorants et indignes de tels biens ! »<sup>8</sup> Car saint Jean de la Croix a le sens aigu des Parables du Royaume. Il chante la joie de l'homme qui vend tout ce qu'il possède, sans rien excepter, pour acquérir la perle unique ou le trésor caché. Sa richesse à lui : « posséder le Visage de Dieu dans une lumière de joie ». <sup>9</sup> En face de l'absolu, le relatif vaut-il la peine qu'on s'y arrête, sinon dans la mesure où il peut nous y acheminer ? A ces chrétiens — et à nous aujourd'hui — obsédés par la pensée de l'homme, poursuivis par la hantise du relatif et du concret, happés par les courants collectifs du jour, il rappelle que ces déviations découlent logiquement de la carence du sens de Dieu ; il insiste sur l'absence de proportion entre Dieu et les créatures, quelles que soient leurs qualités. Chez ces âmes écartelées, il veut refaire l'unité d'une force gardée pour Dieu,<sup>10</sup> car c'est le manque de foi, de foi intégrale en la transcendance de Dieu, qui explique le manque d'influence efficace de trop de baptisés. Sans doute est-ce sur ce terrain surtout que saint Jean de la Croix est appelé à jouer son rôle auprès de nos contemporains, et il importe de recueillir son témoignage et de le transmettre aux générations à venir.

A l'heure où nous sommes, le Carmel a une vocation urgente dans l'Église et dans le monde. La profondeur de nos maux exige des remèdes héroïques. Il faut rendre aux âmes le sens de Dieu, le sens du don de soi total aux âmes pour Dieu. Comme l'Espagne et plus qu'elle sans doute, nous assistons à *l'effondrement d'une civilisation vieillie*, nous sommes témoins aussi de l'envahissement d'un monde nouveau. Mais saint Paul dirait : « Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui et il demeure le même pour toujours ». <sup>11</sup> Les disciples du Christ ne doivent pas être troublés de ces bouleversements. Un regard de foi sur le présent et sur l'avenir nous montre ce que devra être la forme plus particulière que revêtira demain l'éternel christianisme : un sens plus aigu de la solidarité humaine, mais surtout un sens plus profond de l'unité chrétienne fondé sur le sens

<sup>8</sup> *Cantique spirituel*, str. XXXIX, vers I, 2<sup>ème</sup> éd., Desclée De Brouwer, 1949, pp. 908-909.

<sup>9</sup> Hymne de l'Ascension.

<sup>10</sup> *Ps.*, 58, 10.

<sup>11</sup> *Hébr.*, 18, 8.



de Dieu. C'est pour autant qu'elles seront inspirées par la foi que les réalisations les plus concrètes trouveront leur maximum d'efficacité et de stabilité dans l'opportunité. Le Père de Foucauld fut en un sens prophète, dans sa passion pour les pauvres du Sahara, qu'il jugeait les plus déshérités parmi les hommes. Il se sentait leur frère et il s'appelait ainsi, mais on n'a pas assez dit ce sens de Dieu qu'il avait puisé dans l'Écriture et aussi dans saint Jean de la Croix. Il écrivait à un de ses amis : « Un de mes livres les plus chers est saint Jean de la Croix. Je pense souvent à vous en le lisant. Vous qui connaissez si bien les Scolastiques, avez-vous lu les mystiques?... Une page ou deux — une goutte — de saint Jean de la Croix chaque jour, vous reposerait un peu dans vos travaux si fatigants du Maroc; ce serait un peu d'eau fraîche au milieu d'une chaude journée de voyage. Bien des choses vous iraient, répondraient à votre cœur dans ces pages où tout parle d'oublier tout le créé pour se perdre dans l'immense, l'unique et l'éternel Bien ».<sup>12</sup>

Ce que le Père de Foucauld a réalisé, nous devons essayer à notre manière de le reproduire aussi. « Quomodo fiet istud »? L'adhésion à l'action cachée de Dieu, sans aucune raideur stoïque ni sans négation hypocrite de ce dont « nous sommes faits », exige un acte de foi absolu. Le Docteur du Carmel, avec la liberté des Saints, n'est attaché à aucun cadre, hors celui de la vie théologale. Toute vérité est contenue en germe dans son enseignement et aucune découverte psychologique ne le déconcerte. Près de lui nous lisons la réponse au scientisme de notre XX<sup>ème</sup> siècle, à l'orgueil de l'esprit de tous les temps, à la puissance sur la matière totalement maîtrisée *par la désintégration*. Pour ceux qui sentent l'urgence, à la suite d'un abbé Godin, de faire face à telles doctrines humaines établies sur la base d'un athéisme déclaré ou pratique, d'un refus de Dieu manifesté ou latent sur le plan économique, social et idéologique, pour ceux qui veulent, en un mot, rétablir la hiérarchie des valeurs par la libération de l'esprit, la synthèse doctrinale de l'œuvre sanjuaniste est là pour nous aider à réapprendre, d'abord par le dedans, le sens éternel de l'humanité en marche vers Dieu.

Que celui-là s'inquiète et se trouble, qui a incrusté son christianisme dans des rites inamovibles, dans des formes immuables, et surtout dans

<sup>12</sup> CHARLES DE FOUCAULD, *Lettres à Henry de Castries*, Paris, Grasset, 1938, p. 143.

une culture humaine et dans une civilisation donnée. Il ne peut qu'être troublé par l'écroulement de l'Empire Romain; mais celui qui, avec saint Jean de la Croix, sait que seul importe l'amour de son Dieu, fleurissant dans un amour total de ses frères humains, celui-là est et demeure en paix quand bien même le monde entier viendrait à s'effondrer. Je vois ce vrai fils de saint Jean de la Croix, debout au milieu de la tempête, méconnu, chassé de chez lui peut-être, incompris de tous et des siens, roulé d'échec en échec jusqu'à la mort, mais je le vois surtout, comme saint Jean de la Croix, ouvrant ses deux bras à l'amour, d'autant plus librement que rien ne vient empêcher leur étreinte et que tout en lui est désormais amour de Dieu et amour des hommes pour Dieu. Lui du moins aura su retrouver, par le sens de Dieu, la joie dont notre temps semble avoir oublié la saveur.

*Lille, 1953.*

FR. LUCIEN-MARIE DE SAINT-JOSEPH, O.C.D.